

Jacques G. Ruelland

La Déchéance des dieux

Poèmes d'ailleurs et d'un autre âge

1966

L'Acropole

Le Parthénon s'éteint dans l'ombre violette ;
Le marbre a dépouillé son étrange couleur
Et, rêvant au Soleil, maître de sa splendeur,
Il s'efface en la nuit qui, sournoise, le guette.

Mais la Lune se lève aux pentes de l'Hymette,
Qu'elle revêt d'or fin et nimbe de pâleur ;
Sous le ciel transparent, oubliant sa langueur,
L'Acropole s'éveille en sa grandeur muette.

Et, baigné de rayons, le temple d'Athéné,
Fier de son harmonie et sûr de sa beauté,
Dresse son pur profil au firmament d'Attique.

Sa vivante blancheur semble dire aux humains :
« Faites-vous de grands cœurs suivant la forme antique :
Vivez sans défaillance et mourez sans mots vains ! »

Le temple de Poséidon

Le Sunium a dressé dans le vent de la mer
Son temple calme et blanc que le Soleil embrase.
L'air tourmenté du large en fustige la base ;
Les chapiteaux brûlants sont baignés de ciel clair.

La terre d'ocre vif, de lumière accablée,
Mêle au gris des rochers le vert sombre des buis ;
Le paysage dort, plein des siècles enfuis
Qui virent la splendeur d'une Grèce comblée.

La brume à l'horizon dérobe les lointains ;
De Tinos découvrant les contours incertains,
L'on chercherait en vain les formes de l'Eubée.

Dans l'azur vaporeux, tout est inconsistant,
Tout fond, tout se transforme en poussière dorée,
Sauf le temple écroulé qui, seul, reste vivant.

Paysage delphique

Sur le scintillement reposé de la mer
La blancheur d'Itéa mollement se dessine ;
C'est l'approche du soir et la beauté s'affine
Des menaces de l'ombre au fond du ciel moins clair.

La masse du Kirphis prend la teinte du fer ;
Sous l'ultime rayon que le Soleil incline,
Brusquement Rhodini farouche s'illumine
Et son flanc rougeoyant est un porche d'enfer !

Mais la flamme se meurt et la montagne éteinte
Se fige dans l'azur ; au loin, la cloche tinte
Des mulets au pas lent sur les chemins pierreux.

Et la lumière atteint, discrète, amenuisée,
Le miroitant velours, vivant et poussiéreux,
Des puissants oliviers de la Plaine Sacrée.

Évocation

Elles viennent sans bruit sous le calme portique,
Le long péplos moulant leur corps harmonieux ;
Leur marche est un balancement majestueux
Et leurs bras sont levés dans un geste mystique.

Elles vont à pas lents, et leur grâce pudique
Reflète en leur regard l'azur pâle des cieux.
Le sourire est paisible au fond des larges yeux,
Sur ces visages blancs de pure forme antique.

À la sage déesse elles s'en vont offrir,
Avec une âme ardente en un corps sans désir,
La tunique de lin que leurs doigts ont filée.

Elles glissent sans bruit sur le marbre éclatant ;
Puis leur forme décroît, comme en rêve effacée,
Du temple d'Athéna, solitaire et vivant !

Délos

La mer est d'argent pâle, irréaliste et tranquille,
Sous le ruissellement irisé du croissant ;
Paisible dans l'air bleu, sous un ciel caressant,
Le Cynthe étend son ombre au-dessus de la ville.

Le fût d'une colonne ou le flanc d'un autel
Sous un rayon furtif prend des tons de chaux vive,
Des marbres la blancheur s'allume et se ravive,
Et le temple d'Isis semble attendre un mortel.

Ô Délos ! N'es-tu point la fidèle gardienne
Des sanctuaires nus, veufs de formes anciennes,
Témoins du culte mort des dieux évanouis ?

Leur puissant souvenir demeure et te fait belle ;
Leur gloire et leurs trésors en toi sont enfouis,
Douce et sereine morte, ô Délos immortelle !

Argos

Ô montagnes d'Argos qui, sous un ciel limpide,
Dressez vos sommets bleus caressés de Soleil,
Monts que les matins clairs habillent de vermeil
Et que les soirs violets parent d'ombres rapides ;

Monts qu'effleure la mer de son haleine humide
Et qui, de la lumière, épiez le réveil,
Monts qui, les nuits sans Lune, à des monstres pareils,
Profilez vos flancs noirs en terre d'Argolide ;

Monts de pâle turquoise et de saphir violent,
Monts de corail foncé que le jour déclinant
Fait brusquement flamber d'une massive flamme ;

Monts d'argent mat, monts d'améthyste et d'ambre roux,
Vous changez de bijoux, mais le fond de votre âme
Fait songer aux yeux durs de vos dieux en courroux.

Olympie

Sous les grands pins dont la ployante chevelure
Protège les trésors dans son ombre couchés,
Sous les pins de vieil or et de vert mélangés,
L'on voit des temples gris la puissante ossature.

La pierre est inégale et frustrée, et la sculpture
De ces blocs de calcaire épais et ramassés
Fit de lourds chapiteaux, par les ans détachés,
Des styles dont le temps brisa les cannelures.

Et le temple de Zeus et le temple d'Héra,
Et l'antique palestres où l'éphèbe lutta
En son effort joignant la force à l'harmonie,

Le culte de la race et le culte des dieux
Ont choisi ta douceur, ô riante Olympie,
Que ceinturent tes pins d'un feuillage pieux.

Coucher de Soleil sur les Phædriades

L'or mourant du Soleil atteint les Phædriades
Dont les flancs d'ocre rouge au gris perle mêlé,
Animés brusquement d'une étrange clarté,
Flambent comme les yeux fulgurants des Ménades.

Les âpres contreforts peuplés d'ombres maussades,
Sous le ciel pâissant, d'azur tendre et voilé,
Prennent les durs reliefs dont la rude beauté
Semble défier soudain d'effroyables tornades.

Si vivante est la roche en cet embrasement,
Si puissant, si grandiose un tel rayonnement,
Que l'œil croit de la pierre immobile et brûlante

Voir le dieu se lever, ivre de tout l'espoir
Qui monte jusqu'à lui de la terre implorante,
Pour rentrer dans son temple en la splendeur du soir.

Les oliviers

Dans un cadre de rocs austère et tourmenté
Parmi les heurts multipliés de la nature,
Le velours grave et doux de votre chevelure
Ajoute un peu de grâce à tant d'âpre beauté.

Du temple d'Apollon, par les ans dévasté,
J'aime à considérer votre forte ramure,
Votre forêt féconde et de cueillette sûre,
Seul élément de vie en cette aridité.

Ô nobles oliviers dont la couleur apaise
Et repose des monts aux teintes de fournaise,
Oliviers d'or fluide au reflet chatoyant,

Oliviers recueillis qui, vers la terre brune,
Penchez le vert bleuté d'un feuillage ployant,
Oliviers d'argent clair, tout ruisselants de Lune !

La déchéance des dieux

Dans leurs temples déserts dont le marbre s'écroule,
Détrônés par le souffle puissant de l'Esprit,
Les dieux sont morts, et la légende s'amointrit
De leurs exploits fameux qui subjuguèrent la foule.

Et les foudres de Zeus dont la voix gronde et roule
Comme un tonnerre au fond du ciel qui s'obscurcit,
La gloire d'Apollon superbe qui sourit,
Dédaignant des mortels la négligeable houle,

Les colères d'Héra, les charmes de Vénus,
Tout l'Olympe grouillant de dieux lascifs et nus,
Cruels, indifférents à l'humaine misère,

Tout est évanoui, car leur sombre désir
Dans le stupre et l'orgueil avait fait sa litière,
Et Toi seul, Éternel, pour l'homme a su mourir !